

Montaigne, *Essais* II, 37  
Sélection de Vincent Pitteloud

Nouvelle édition établie par Bernard Combeaud,  
Paris, Laffont, Bordeaux, Mollat, 2019.

Je me suis envieilli de sept ou huit ans depuis que je commençai. Ce n'a pas été sans quelque nouvel acquêt : j'y ai gagné de souffrir désormais de la pierre, grâce à la libéralité des ans. Le commerce et la longue fréquentation de ce mal ne vont pas aisément sans produire quelque fruit. Je voudrais bien qu'entre plusieurs autres présents qu'ils ont à faire à ceux qui les hantent longtemps, ils en eussent choisi un qui m'eût été plus acceptable, car ils ne m'en eussent pu faire que j'eusse en plus grande horreur dès mon enfance : c'était, à point nommé, de tous les maux de la vieillesse, celui que je craignais le plus. J'avais pensé maintes fois, à part moi, que j'allais trop avant en âge, et qu'à faire un si long chemin, je ne manquerai pas de m'engager à la fin dans quelque malplaisante rencontre. Je sentais et protestais assez qu'il était heure de partir, et qu'il fallait trancher la vie dans le vif et dans le sein, suivant la règle des chirurgiens quand ils ont à couper quelque membre ; qu'à celui qui ne la rendait pas à temps, Nature avait accoutumé de faire payer de bien rudes usures. Il s'en fallait tant que j'y fusse prêt que depuis dix-huit mois ou presque que je suis dans ce malplaisant état j'ai déjà appris à m'y accommoder. Je m'accommode déjà de ce vivre coliqueux. J'y trouve de quoi me consoler et de quoi espérer.

Et à Antisthène, le stoïcien, qui, fort malade, criait : « Qui me délivrera de ces maux ? », Diogène venu le voir présenta un couteau : « Celui-ci bientôt, si tu veux – Je n'ai pas dit de la vie, répliqua-t-il, j'ai dit des maux. »

Les souffrances qui nous touchent seulement par l'âme m'affligent beaucoup moins que la plupart des autres hommes, partie par jugement, car le monde estime plusieurs choses horribles ou évitables au prix de la vie qui me sont à peu près indifférentes, partie du fait d'une nature apathique et insensible que j'ai face aux accidents qui ne me frappent pas de droit fil, ce que j'estime être l'une des meilleures parties de mes dispositions naturelles. Mais les souffrances vraiment substantielles et corporelles, elles, je les ressens bien vivement ! Il est vrai pourtant que, lorsqu'autrefois je les prévoyais avec une vue faible, délicate, et amollie par la jouissance de la longue et heureuse santé que Dieu m'a prêtée et le repos qu'il m'a laissé durant la meilleure partie de mon âge, je les avais conçues en imagination si insupportables qu'à la vérité j'en avais plus de peur que je n'y ai trouvé de mal. Par où s'accroît toujours en moi la conviction que la plupart des facultés de notre âme, de la façon dont nous les employons, troublent plus le repos de la vie qu'elles n'y concourent.

Je suis aux prises avec la pire de toutes les maladies, la plus soudaine, la plus douloureuse, la plus mortelle, la plus irrémédiable. J'en ai déjà éprouvé cinq ou six bien longs accès, et pénibles. Toutefois, ou je me flatte, ou encore y a-t-il en cet état de quoi se soutenir pour qui a l'âme déchargée de la crainte de la mort, et déchargée des menaces, des conclusions et des conséquences dont la médecine nous entête.

J'avais déjà gagné cela de ne tenir à la vie que par la vie seulement : elle dénouera encore cette relation, et Dieu veuille qu'enfin, si son âpreté vient à dépasser mes forces, elle ne me rejette pas à l'autre extrémité, non moins vicieuse, d'aimer et de désirer mourir :

N'appelle ni ne crains le dernier de tes jours

*Summum nec metuas diem, nec optes.*

Ce sont là deux passions à craindre, mais l'une a son remède bien plus prêt que l'autre. Au demeurant, j'ai toujours trouvé de pure cérémonie ce précepte qui nous enjoint avec tant de rigueur de garder une bonne contenance et un maintien dédaigneux et posé face à la souffrance des maux. Pourquoi la philosophie, qui ne regarde que le vif et la réalité, va-t-elle s'amuser à ces vaines apparences extérieures ? Qu'elle laisse ce soin aux farceurs et aux maîtres de rhétorique qui font si grand cas de nos gestes ! Qu'elle concède hardiment au mal cette lâcheté des cris, si du moins ils ne partent ni du cœur ni de l'estomac, et qu'elle range plutôt ces plaintes qu'elle croit volontaires dans le genre des soupirs, des sanglots, des palpitations, des pâleurs que nature a mis hors de notre contrôle. Pourvu que le cœur soit sans effroi, les paroles sans désespoir, qu'elle s'en contente ! Qu'importe que nous tordions nos bras pourvu que nous ne tordions pas nos pensées ! Elle nous dresse pour nous, non pour autrui ; pour être, non pour sembler.

Dans des accidents aussi extrêmes, il est cruel de requérir de nous une démarche aussi forcée. Si nous faisons beau jeu, c'est peu que nous ayons mauvaise mine ! Si le corps se soulage en se plaignant, qu'il le fasse ; si l'agitation lui plaît, qu'il se tourneboule et se tracasse à sa fantaisie ; s'il lui semble que le mal s'évapore un peu, comme certains médecins disent que cela aide à la délivrance des femmes enceintes de pousser hors la voix avec la plus grande violence, ou s'il en amuse son tourment, eh bien ! Qu'il crie donc tout à fait ! N'ordonnons point à cette voix de jaillir, mais au moins permettons-le-lui ! Épicure ne pardonne pas seulement à son sage de crier sous la torture : il le lui conseille. Et les lutteurs aussi, quand ils frappent, quand ils pointent le ceste, poussent leur han, parce qu'en le poussant tout leur corps se bande et que leur coup part ainsi avec plus de force. *Pugiles etiam quum feriunt, in iactandis cæstibus, ingemiscunt, quia profundenda uoce omne corpus intenditur, uenitque plaga uehementior.* Le mal nous travaille bien assez sans que nous allions nous travailler à ces règles superflues. Ce que je dis pour excuser ceux

qu'on voit ordinairement se tempêter dans les secousses et les assauts de cette maladie, car, pour moi, je l'ai passée jusqu'à cette heure avec une contenance un peu meilleure, et je me contente de gémir sans brailler. Ce n'est pas pourtant que je me mette en peine pour maintenir cette décence extérieure, car je fais peu de compte d'un tel avantage. Sur ce point, je prête au mal autant qu'il veut, mais, ou mes douleurs ne sont pas si excessives, ou j'y apporte plus de fermeté que le commun. Je me plains, je me dépîte quand les aigres morsures m'oppressent, mais je n'en viens point au désespoir, comme celui-là :

Ses plaintes, ses hurlements, ses cris, ses gémissements

Résonnent à l'entour, il pousse des cris déplorables

*Eiulatu, questu, gemitu, fremitibus*

*Resonando multum flebiles uoces refert.*

Je me tâte au plus épais du mal, et j'ai toujours trouvé que j'étais capable de parler, de penser, de répondre aussi sainement qu'en une autre heure, mais non pas si constamment, car la douleur me trouble et me détourne. Quand on me croit le plus abattu, et que les assistants m'épargnent, j'essaye souvent mes forces, et je leur entame de moi-même des propos les plus éloignés de mon état. Je puis tout par un soudain effort, mais ôtez-en la durée. Ô ! Que n'ai-je la faculté de ce songeur de Cicéron qui, rêvant qu'il tenait une garce en ses bras, trouva qu'il s'était déchargé de sa pierre au milieu de ses draps ! Les miennes me détournent des filles étrangement !

Il est une certaine façon d'humilité subtile qui naît de la présomption, comme celle-ci : nous reconnaissons notre ignorance en plusieurs choses, et nous sommes assez courtois pour avouer qu'il y a dans les ouvrages de Nature certaines qualités et conditions qui nous sont imperceptibles et dont notre habileté ne peut découvrir les moyens ni les causes. Avec cette honnête et consciencieuse déclaration, nous espérons gagner qu'on nous croira aussi à propos de celles que nous dirons comprendre. Nous n'avons que faire d'aller trier des miracles et des difficultés au-dehors : il me semble que parmi les choses que nous voyons ordinairement il y a des étrangetés si incompréhensibles qu'elles surpassent toute la difficulté des miracles. Quel monstre est-ce que cette goutte de semence, dont nous sommes produits, porte en elle les impressions, non de la forme corporelle seulement, mais des pesées et des inclinations de nos pères ? Cette goutte d'eau, où loge-t-elle ce nombre infini de formes ?

Et comment transmettent-elles ces ressemblances, selon une marche si téméraire et si dérégulée que l'arrière-petit-fils correspondra à son bisaïeul, le neveu à son oncle ? Dans la famille de Lépide, à Rome, il y en a eu trois, non de suite, mais par intervalles, qui naquirent avec le même œil recouvert de cartilage. À Thèbes, il y avait une lignée qui portait, dès le ventre de la mère, la forme d'un fer de lance, et qui ne le portait était tenu pour illégitime. Aristote

dit qu'en certaine nation, où les femmes étaient communes, on assignait les enfants à leurs pères par la ressemblance.

Il est à croire que je dois à mon père cette qualité pierreuse, car il mourut monstrueusement affligé d'une grosse pierre qu'il avait dans la vessie. Il ne s'aperçut de son mal qu'à la soixante-septième année de son âge. Avant cela il n'en avait eu aucune menace ou sensation, aux reins, aux côtés, ni ailleurs, et il avait vécu jusqu'alors avec une santé heureuse et bien peu sujette aux maladies. Et il dura encore sept ans avec ce mal, traînant une fin de vie bien douloureuse. Or j'étais né plus de vingt-cinq ans avant qu'il ne soit malade et durant le cours de son meilleur état, le troisième de ses enfants dans l'ordre de naissance : où donc durant tant de temps se couvait la propension à ce défaut ? Et lorsqu'il était si loin du mal, cette légère partie de sa substance, dont il me bâtit, comment, pour sa part, en portait-elle une aussi forte empreinte ? Et comment le put-elle, de plus, en demeurant si secrète que ce ne soit que quarante-cinq ans plus tard que j'aie commencé à m'en ressentir ? Et que je sois le seul à en souffrir jusqu'à cette heure parmi tant de frères et de sœurs, tous de la même mère ? Qui m'éclaircira sur cette progression, je l'en croirai d'autant sur d'autres miracles qu'il voudra, pourvu que, comme ils font, il ne me donne pas en paiement une doctrine beaucoup plus difficile et plus fantastique que n'est la chose même.

Que les médecins excusent un peu ma liberté, car avec cette infusion et cette instillation fatale, j'ai reçu la haine et le mépris de leur science. Cette antipathie que j'ai pour leur art m'est héréditaire.

De même, dans la médecine, j'honore bien ce nom glorieux, sa proposition, sa promesse, si utile au genre humain, mais ce qu'il désigne parmi nous, je ne l'honore ni ne l'estime.

En premier lieu, l'expérience me le fait craindre, car, d'après ce que j'ai de connaissance, je ne vois nulle race de gens si tôt malade et si tard guérie que celle qui est sous la juridiction de la médecine. Leur santé même est altérée et corrompue par la contrainte des régimes. Les médecins ne se contentent point d'avoir la maladie en gouvernement, ils rendent la santé malade, pour éviter qu'on ne puisse en aucune saison échapper à leur autorité. D'une santé constante et entière, n'en tirent-ils pas l'argument d'une grande maladie future ?

Il n'est point de nation qui ne soit restée plusieurs siècles sans la médecine, et les premiers siècles, c'est-à-dire les meilleurs et les plus heureux, et du monde la dixième partie ne s'en servent pas encore à cette heure. D'infinies nations ne la connaissent pas, où l'on vit et plus sainement et plus longuement qu'on ne le fait ici, et parmi nous, le commun peuple s'en passe heureusement. Les Romains avaient été six cents ans avant que de la recevoir, mais après l'avoir essayée, ils la chassèrent de leur ville, par l'entremise de Caton le Censeur qui

montra combien aisément il s'en pouvait passer, ayant vécu quatre-vingt-cinq ans et fait vivre sa femme jusqu'à l'extrême vieillesse, non pas sans médecine, mais bien sans médecin, car toute chose qui se trouve salubre pour notre vie se peut nommer médecine.

Vous voyez souvent des hommes sains partir dans des vomissements ou des flux de ventre du fait de quelque accident étranger et faire une grande vidange d'excréments sans aucun besoin avant et sans aucune utilité après, voire avec empirement et dommage. C'est du grand Platon que j'appris naguère que des trois sortes de mouvements qui se produisent dans notre corps, le dernier et le pire est celui des purgations, que nul homme, s'il n'est fou, ne doit entreprendre qu'à l'extrême nécessité. On ne fait que troubler et éveiller le mal en lui faisant des oppositions frontales. Il faut que ce soit notre forme de vivre qui doucement l'alanguisse et reconduise à sa fin.

Faites ordonner une purgation à votre cervelle : elle y sera mieux employée qu'à votre estomac.

On demandait à un Lacédémonien ce qui l'avait fait vivre en bonne santé si longtemps : « L'ignorance de la médecine, répondit-il. » Et l'empereur Adrien criait sans cesse en mourant que la presse des médecins l'avait tué. Un mauvais lutteur se fit médecin : « Courage, lui dit Diogène, tu as raison : tu vas mettre à cette heure en terre ceux qui t'y ont mis autrefois. » Mais ils ont ce bonheur, selon Nicoclès, que le soleil éclaire leur succès, et que la terre ensevelit leur faute.

Il y avait en Égypte une loi plus juste par laquelle le médecin prenait son patient en charge les trois premiers jours, aux périls et fortunes du patient, mais, ces trois jours passés, c'était aux siens propres.

Le choix même de la plupart de leurs drogues est quelque peu mystérieux et divin : le pied gauche d'une tortue, l'urine d'un lézard, la fiente d'un éléphant, le foie d'une taupe, du sang tiré sous l'aile droite d'un pigeon blanc, et pour nous autres coliqueux, tant ils abusent dédaigneusement de notre misère, des crottes de rat pulvérisées, et telles autres simagrées qui ont plus le visage d'un enchantement de magicien que d'une science solide. Je laisse à part le nombre impair de leurs pilules, la destination de certains jours et fêtes de l'année, la distinction des heures pour cueillir les herbes de leurs ingrédients, et cette grimace rébarbative et prudente propre à leur port et à leur mine, dont Pline même se moque.

Sans oublier que, quand on considère les circonstances sur lesquelles ils fondent ordinairement la cause de nos maladies, on voit qu'elles sont si légères

et si délicates que j'en déduis qu'une bien petite erreur dans l'administration de leurs drogues peut nous apporter beaucoup de nuisance.

Or, si le mécompte du médecin est dangereux, nous voilà bien mal, car il est bien malaisé qu'il n'y retombe souvent : il a besoin de trop de pièces, de considérations et de circonstances, pour mettre son dessein en batterie avec précision. Il faut qu'il connaisse la constitution du malade, sa température, ses humeurs, ses inclinations, ses actions, ses pensées mêmes, et ses imaginations. Il faut qu'il s'assure des circonstances externes, de la nature du lieu, de la condition de l'air et du temps, de la position des planètes, et de leurs influx ; qu'il sache, pour ce qui est de la maladie, les causes, les signes, les affections, les jours critiques ; concernant la drogue, son poids, sa force, son pays, sa figure, son âge, la façon de l'administrer, et il faut que tous ces facteurs, il sache les proportionner et les rapporter l'un à l'autre pour établir entre eux une parfaite harmonie. À quoi s'il manque tant soit peu, si parmi tant de ressorts il y en a un seul qui tire à gauche, en voilà assez pour nous perdre. Dieu sait de quelle difficulté est la connaissance de la plupart de ces éléments, car, par exemple, comment trouvera-t-il le signe propre de la maladie, chacune étant capable d'un nombre infini de signes ? Combien ont-ils de débats entre eux et de doutes sur l'interprétation des urines ? Autrement d'où viendrait cette altercation continuelle que nous voyons entre eux sur la connaissance du mal ? Comment excuserions-nous cette faute, dans laquelle ils tombent si souvent, de prendre la martre pour le renard ? [...]. C'est par là que la chirurgie me semble beaucoup plus certaine, parce qu'au moins elle voit et manie ce qu'elle fait.

*Sur les avis thérapeutiques contradictoires :*

Voilà comment ils vont batelant et baguenaudant à nos dépens dans tous leurs discours, et ils ne sauraient me fournir une proposition face à laquelle je n'en rebâtisse une contraire de pareille force. Qu'on ne crie donc plus après ceux qui dans ce trouble se laissent doucement conduire par leur appétit et par les conseils de Nature, et qui s'en remettent à la fortune commune.

*Sur l'hydrothérapie :*

Voilà comment cette partie de la médecine, à laquelle seule je me suis laissé aller, quoiqu'elle doive le moins à l'art, a pourtant elle aussi sa bonne part de la confusion et l'incertitude qu'on voit partout ailleurs dans ce domaine.

Sur quoi je veux faire deux contes.

Le Baron de Caupène en Chalosse et moi avons en commun le droit de patronage d'un bénéfice ecclésiastique. Il est d'une grande étendue sise au pied de nos montagnes et se nomme Lahontan. Ce qu'on dit de ceux de la

vallée d'Angrougne est vrai des habitants de ce coin : ils avaient une vie à part, les façons, les vêtements, et les mœurs à part ; ils étaient régis et gouvernés par certaines polices et coutumes particulières, reçues de père en fils, auxquelles ils s'obligeaient sans autre contrainte que celle du respect de leur usage. Ce petit État s'était maintenu de toute ancienneté dans une condition si heureuse qu'aucun juge voisin n'avait jamais été requis d'ouvrir la moindre information sur leurs affaires, aucun avocat employé à leur donner un avis, aucun étranger appelé pour éteindre leurs querelles, et qu'on n'avait jamais vu personne de ce canton réduit à l'aumône. Ils fuyaient les alliances et le commerce avec l'autre monde de peur d'altérer la pureté de leur police, jusqu'à ce que, comme ils racontent, l'un d'entre eux, du temps de leurs pères, ayant l'âme épointée d'une noble ambition, alla s'aviser, pour mettre son nom en crédit et en estime, de faire de l'un de ses enfants un maître Jean ou un maître Pierre, et après qu'il lui eut fait apprendre à écrire dans quelque ville voisine, il en fit enfin un beau notaire de village. Celui-ci, devenu grand, commença à dédaigner leurs anciennes coutumes, et à leur mettre en tête la pompe des régions de deçà. Le premier de ses compères à qui on écorna une chèvre, il lui conseilla d'en demander raison aux juges royaux d'autour de là, et de celui-ci à un autre, jusqu'à ce qu'il eût tout abâtardi.

À la suite de cette corruption, ils disent qu'il y en survint aussitôt une autre, de pire conséquence, par le moyen d'un médecin à qui il prit envie d'épouser une de leurs filles et de s'habituer parmi eux. Celui-ci commença à leur apprendre premièrement le nom des fièvres, des rhumes, et des abcès, la situation du cœur, du foie, et des intestins, qui était une science jusqu'alors très éloignée de leur connaissance, et au lieu de l'ail, dont ils avaient appris à chasser toutes sortes de maux, si âpres et extrêmes qu'ils fussent, il les accoutuma, pour une toux ou pour un rhume, à prendre les mixtures venues de l'étranger, puis il commença à faire trafic, non de leur santé seulement, mais aussi de leur mort. Ils jurent que c'est depuis lors seulement qu'ils se sont aperçus que l'humidité de l'air leur appesantissait la tête, que de boire en ayant chaud était nocif, et que les vents d'automne étaient plus graves que ceux du printemps, et depuis l'usage de cette médecine ils se trouvent accablés par une légion de maladies inaccoutumées, ils voient une chute générale de leur ancienne vigueur et leurs vies sont de moitié raccourcies. Voilà le premier de mes contes.

L'autre est qu'avant ma sujétion à la gravelle, comme j'entendais plusieurs personnes faire cas du sang de bouc comme d'une manne céleste envoyée durant ces derniers siècles pour la tutelle et la conservation de la vie humaine, et en en entendant parler à des gens d'entendement comme d'une drogue admirable et d'un effet infallible, moi qui ai toujours pensé être en bute à tous les accidents qui peuvent toucher tout autre homme, alors que j'étais en pleine santé, je pris plaisir à me pourvoir de ce miracle, et je commandai chez moi qu'on me nourrît un bouc selon la recette, car il faut que ce soit aux mois les plus chauds de l'été qu'on le ferme à part pour ne lui donner plus à manger

que des herbes apéritives et à boire que du vin blanc. Je me rendis de fortune chez moi le jour qu'il devait être tué, on vint me dire que mon cuisinier sentait dans la panse deux ou trois grosses boules qui se choquaient l'une l'autre parmi sa mangeaille. Je fus curieux de faire apporter toute cette tripaille en ma présence, et je fis ouvrir cette grosse et large peau. Il en sortit trois gros corps, légers comme des éponges, de façon qu'il semble qu'ils soient creux, durs au demeurant par le dessus et fermes, bigarrés de plusieurs couleurs ternes, l'un parfait en rondeur, à la mesure d'une courte boule, les autres deux, un peu moindres, dont l'arrondi est encore imparfait mais semble s'y acheminer. L'ayant fait demander à ceux qui ont accoutumé d'ouvrir de ces animaux, j'ai trouvé que c'est un accident rare et inusité. Il est vraisemblable que ce sont des pierres cousines des nôtres, et s'il en est bien ainsi, c'est bien vainement que les graveleux espèrent tirer leur guérison du sang d'une bête qui elle-même allait mourir d'un mal pareil au leur !

Au demeurant, j'honore les médecins, non pas suivant le précepte de *l'Ecclésiaste*, « pour la nécessité » [...] mais par affection pour eux-mêmes, pour avoir vu parmi eux beaucoup d'honnêtes hommes et dignes d'être aimés. Ce n'est pas à eux que j'en veux, c'est à leur art, et je ne leur donne pas grand blâme de faire leur profit de notre sottise, car la plupart du monde en fait autant. [...] C'est la crainte de la mort et de la douleur, l'impatience du mal, une furieuse et indiscrete soif de la guérison qui nous aveugle ainsi. C'est une pure lâcheté qui rend notre croyance si molle et si maniable.

La plupart, et ce crois-je, plus des deux tiers des vertus médicinales consistent en la quintessence, ou propriété occulte des plantes médicinales, de laquelle nous ne pouvons être autrement instruits que par l'usage.

#### *Envoi à Madame de Duras*

Au demeurant, Madame, je n'eusse pas osé remuer si hardiment les mystères de la médecine, attendu le crédit que vous et tant d'autres lui donnez, si je n'y eusse été acheminé par ses auteurs mêmes. Je crois qu'ils ne sont que deux parmi les Latins de l'antiquité, Pline et Celse. Si vous les lisez un jour, vous trouverez qu'ils parlent bien plus rudement à leur art que je ne le fais. Je ne fais que le pincer, ils l'égorgeant.

Je ne dis pas que je ne puisse être emporté un jour à cette opinion ridicule de remettre ma vie et ma santé à la merci et au gouvernement des médecins. Je pourrais tomber dans cette rêverie. Je ne me puis répondre de ma fermeté future. Mais alors, si quelqu'un me demande comment je me porte, je lui pourrai bien dire aussi comme Périclès : « Vous pouvez en juger par là » en montrant ma main chargée de six drachmes d'opiate : ce sera le signe bien



évident d'une maladie violente, et que j'aurai mon jugement extraordinairement démanché. Si l'impatience et la frayeur gagnent cela sur moi, on en pourra conclure à une bien âpre fièvre en mon âme.

Je ne hais point les idées contraires aux miennes. Il s'en faut tant que je m'effarouche de voir de la discordance entre mes jugements et ceux d'autrui, et que je me rende insociable aux hommes sous prétexte qu'ils sont d'un autre sentiment et d'un autre parti que le mien qu'au rebours (vu que la façon la plus générale que Nature ait suivie, c'est la variété, et plus encore dans les esprits que dans les corps parce qu'ils sont d'une substance plus souple et susceptible de plus formes) je trouve bien plus rare de voir s'accorder nos humeurs et nos desseins. Et il ne fut jamais au monde deux opinions pareilles, non plus que deux poils, ou deux grains. Leur plus universelle qualité, c'est la diversité.